

« Le sionisme politique moderne commence avec la publication de *L'Etat juif*. »

Walter LAQUEUR,
Histoire du Sionisme, p. 104.

Les premières confrontations avec l'antisémitisme

A partir de 1894, Herzl sentit la puissance politique et sociale de l'antisémitisme ; au lieu de ne considérer la question juive que comme un faux problème, une résurgence de vieux préjugés, il la prit au sérieux et chercha une solution pour libérer tant les juifs que l'ensemble de la société des désordres révolutionnaires que pourrait entraîner ce problème lancinant.

« Quand ai-je vraiment commencé à m'occuper de la question juive ? Sans doute depuis qu'elle est apparue », affirme Herzl, sans plus de précision, au début de son *Journal sioniste*, commencé à la Pentecôte 1895. L'illusion rétrospective n'est sans doute pas loin de la réalité. Il avait dû, dès le lycée, être confronté à une certaine hostilité en raison de ses origines, mais n'en avait pas gardé un souvenir précis. Ce n'est que lorsqu'il vit l'antisémitisme exposé en termes philosophiques, acceptables par un

intellectuel moderne, qu'il reçut un choc et comprit qu'il fallait réagir.

Les premières réactions connues de Herzl à l'antisémitisme remontent, on l'a vu, à sa lecture, en février 1882, de *La Question juive* de Dühring, ouvrage « où quelques observations exactes en côtoient de nombreuses autres qui sont fausses ainsi que des falsifications délibérées et infâmes ».

En mars 1883, quand il avait démissionné de la fraternité Albia à cause de l'antisémitisme affiché lors d'une manifestation en l'honneur de Richard Wagner, sa prise de position philosophique et politique ne l'empêchait pas, au contraire, de partager l'idéal aristocratique des associations d'étudiants et de prôner l'intégration sociale des juifs.

La question juive allait bientôt l'atteindre de façon plus existentielle. Après avoir obtenu son doctorat en droit en 1884, Herzl avait commencé une carrière dans la justice, à Vienne d'abord, puis à partir de 1885 au tribunal provincial de Salzburg où il s'était fait muter pour se rapprocher de ses parents, pendant que son père faisait une cure à Bad Hall. Le caractère étriqué et plein de préjugés de la vie d'un magistrat de province ne l'attira guère et il se rendit vite compte qu'il ne pourrait avoir une brillante carrière que s'il se convertissait au catholicisme. Aussi préféra-t-il démissionner et chercher la gloire dans le journalisme et l'activité littéraire.

Quand le Dr Heinrich Friedjung, rédacteur en chef de la *Deutsche Zeitung* de Vienne, lui conseilla de se choisir un nom de plume moins juif s'il voulait avoir du succès (lettre 156 du 3 décembre 1885), il refusa et son manuscrit fut néanmoins accepté. Si Herzl avoue avoir eu la velléité d'échapper au judaïsme par le baptême, il ne s'est jamais agi que de faiblesses de jeunesse ; par la suite, son sens de

l'honneur l'empêcha de cacher ses origines ou de changer de nom.

Quand il fut lui-même l'objet d'injures antisémites à Mayence en 1888, puis à Baden, il n'en parla pas sur le coup, ni dans ses lettres, ni dans ses notes de voyage, mais il en resta marqué. La preuve en est qu'il s'y référa beaucoup plus tard dans son *Journal sioniste* :

« En Autriche ou en Allemagne, je dois craindre à tout moment d'être hélé par un " Hep-Hep " *. Ici [i.e. à Paris] je passe inconnu dans la foule.

Je n'ai entendu jusqu'à présent que deux fois le cri de " Hep-Hep ". La première fois à Mayence, lors de mon passage en 1888. J'arrivais le soir dans un cabaret tout simple, je bus une bière et lorsque je me levai pour sortir à travers le bruit et la fumée, un garnement me cria " Hep-Hep ", ce qui suscita autour de lui des rires grossiers.

La deuxième fois, on me cria " sale juif ", à Baden, près de Vienne, lorsque je revenais de Hinterbrühl, de chez Speidel ce qui me toucha plus vivement car ce cri était l'écho remarquable de la discussion que j'avais eue à Hinterbrühl et parce qu'il retentissait dans mon propre pays. »

A partir de sa nomination à Paris, Herzl accorde de plus en plus d'importance à la question juive qu'il découvre d'abord en analysant la société. Il croyait découvrir en France le paradis de l'égalité ; il doit vite modifier son point de vue et sa déception fut profonde. S'il souligne à plusieurs reprises que, pour reprendre le proverbe yidish, on vit « heureux comme Dieu en France » et que les juifs y sont mieux acceptés et intégrés que partout ailleurs, il doit constater que l'antisémitisme y gagne du

* Cri antisémite — dont l'origine remonterait au Moyen Age (Hierosolyma Est Perdita) — très répandu en Allemagne au XIX^e siècle.

terrain à la faveur des crises que traverse le pays : les juifs apparaissent une fois de plus comme les boucs émissaires tout trouvés pour expliquer les maux que la société ne parvient pas à résoudre.

A la recherche de solutions

Déjà en 1891, Herzl avait projeté d'écrire durant son voyage en Espagne, interrompu par sa nomination à Paris, un grand roman juif dont le héros principal eût été Heinrich Kana :

« Le titre du roman, dans mon projet, était *Samuel Kohn* [...] Je voulais y opposer le groupe méprisé et vaillant des pauvres Juifs aux Juifs riches. Ceux-ci ne ressentent rien de l'antisémitisme dont pourtant ils sont les principaux et véritables responsables. Le milieu de Kana devait être dépeint face à celui de ses riches cousins. »

Quand Herzl constate le développement de l'antisémitisme en France — et ce, bien avant l'affaire Dreyfus, dès son installation à Paris, à la simple lecture de *La France juive* et de *La Libre Parole* de Drumont — il en conclut que le problème est incontournable et qu'il ne sert à rien de pratiquer la politique de l'autruche, attitude qu'il reproche avec virulence à la plupart des juifs assimilés. Mais quelle solution ? Herzl va en envisager plusieurs tour à tour, avec une ardeur pathétique.

Impressionné par le fameux duel qui oppose en juin 1892 le capitaine Armand Meyer, polytechnicien juif, au marquis de Morès, antisémite notoire, il imagine de provoquer en duel les antisémites les plus célèbres d'Autriche ; s'il meurt, une lettre expliquera qu'il dispa-

raît victime de l'antisémitisme, la plus grande injustice du monde ; s'il l'emporte, il transformera son procès en une tribune contre l'antisémitisme. Il est même persuadé alors qu'une demi-douzaine de duels pourrait relever le statut social des juifs...

En attendant, Herzl s'empresse de répondre aux attaques d'où qu'elles viennent. Il réplique ainsi à une calomnie de Drumont prétendant qu'Ernest Renan avait reçu un million du baron de Rothschild pour publier *La Vie de Jésus* :

« Il paraît qu'avec une mauvaise fois éclatante on s'est efforcé de mal comprendre une plaisanterie que le grand écrivain avait faite lui-même — si je ne me trompe dans ses souvenirs de jeunesse. Mais [...] il y aurait peut-être quelque intérêt pour tout le monde à mettre bien en lumière cette vilénie¹. »

Il échange ses vues sur l'antisémitisme avec ses amis, en particulier avec Ludwig Speidel (1830-1906), célèbre critique viennois et, comme lui, feuilletonniste à la *Neue Freie Presse* :

« Je comprends l'antisémitisme. Nous les juifs, nous sommes demeurés, même si ce n'est pas notre faute, des corps étrangers au milieu des diverses nations. Nous avons acquis dans le ghetto nombre de caractéristiques antisociales. Notre caractère a été corrompu par l'oppression et il faut une autre pression pour le rétablir. En fait l'antisémitisme est la conséquence de l'émancipation. Les peuples qui manquent de compréhension historique — c'est-à-dire tous — ne nous voient cependant pas comme un produit de l'histoire ni comme les victimes d'époques plus anciennes, plus terribles et encore plus bornées. Ils ne savent pas que nous sommes ainsi parce qu'on nous a faits ainsi, sous les souffrances, parce que l'Eglise a fait de l'usure une activité indigne des chrétiens et que nous fûmes contraints

par les souverains au commerce de l'argent. L'argent colle à notre peau parce qu'on nous a jetés sur l'argent. De plus, nous devons toujours être prêts à fuir ou à protéger nos biens du pillage. C'est ainsi qu'est née notre relation avec l'argent. Nous avons aussi servi de serviteurs, de valets de chambre particuliers de l'empereur, ce qui était une sorte d'impôt indirect. Nous soutirions au peuple l'argent qui nous était ensuite dérobé ou confisqué. Dans toutes ces souffrances, nous devenions haïssables, notre caractère qui, à des époques précédentes, avait été fier et magnifique, se transforma. Nous avons été des hommes qui savaient défendre l'État en cas de guerre, et nous devons avoir été un peuple très doué pour avoir été opprimé pendant deux mille ans sans jamais pouvoir être détruit². »

Herzl essaie ainsi d'analyser l'antisémitisme comme un phénomène réel, pour pouvoir proposer des remèdes adéquats. Il le distingue de l'antijudaïsme chrétien, en le considérant comme une conséquence directe de l'émancipation.

« Lorsque nous sommes sortis du ghetto, nous étions et nous sommes d'abord restés des juifs du ghetto. Il aurait fallu nous laisser le temps de nous habituer à la liberté. Mais la population qui nous entourait n'a pas eu cette magnanimité ni cette patience. Elle ne remarque que les caractéristiques déplaisantes et visibles des juifs émancipés sans savoir que ces libérés étaient condamnés alors qu'ils étaient innocents. Il s'y ajoute les idées socialistes de notre époque contre le capital financier auquel les juifs ont été contraints de se consacrer depuis des siècles³. »